

Catherine, sans méfiance, monta en voiture avec celle qu'elle pensait être l'envoyée du médecin, du bon M. Delort qui avait hâte de lui faire connaître que l'innocence de Fanchon et de Georget était reconnue, qu'ils allaient être remis en liberté.

— Où allons-nous ? Où vais-je retrouver mes enfants ? demanda Catherine à Mme de Linières aussitôt que la voiture commença de rouler.

— Dans une propriété à moi, près de Paris. M. Delort a voulu éviter à ces chers enfants de revenir aussitôt ici où ils seraient en butte à mille questions... Ils veut qu'ils soient pendant quelque temps seuls avec vous.

— Comme je reconnais là son bon cœur !

Et Catherine essayait ses yeux mouillés de larmes.

La voiture roulait depuis près de deux heures. La nuit venait.

— Sommes-nous bientôt arrivées ? questionnait Catherine.

— Dans un instant.

La voiture s'arrêta devant une grille qui fut ouverte par un homme qui semblait attendre. La voiture entra dans un vaste jardin, s'arrêta de nouveau devant un pavillon enseveli sous les branches des arbres qui l'entouraient.

Mme de Linières aida Catherine à descendre en lui disant :

— Nous y voilà.

Elle la fit monter un perron de quelques marches, entrer dans une pièce sombre dont elle tira vivement la porte sur elle en la fermant à double tour et en remit la clef à l'homme qui avait ouvert la grille.

Elle remonta dans la voiture qui s'éloigna.

Catherine, en voyant disparaître subitement celle qui l'avait amenée, resta d'abord frappée de stupeur.

Elle promena autour d'elle des regards effrayés. La pièce où elle se trouvait ne recevait un peu de jour que par une étroite ouverture rectangulaire pratiquée dans le haut des volets qui fermaient les croisées.

Soudainement, prise d'épouvante, la pauvre Catherine essaya d'ouvrir la porte.

Elle était fermée en dehors.

Elle se précipita vers la fenêtre, chercha à pousser le volet... Le volet comme la porte resta immobile.

La malheureuse appela à son secours d'une voix déchirante.

A ses cris, par une ouverture carrée du plafond, un judas, lui arrivèrent ces mots prononcés d'une voix rauque :

— Pas de bruits... inutile... Si tu tiens à la vie, vieille pie-grièche, sois raisonnable, tais-toi... Je n'aime pas à être dérangé...

Catherine se tut. Elle comprit dans quel abominable guet-apens elle était tombée.

Aussitôt la pensée qu'elle était victime de l'homme qui, autrefois, était venu la menacer à Bovernier, traversa l'esprit de la pauvre femme.

Elle joignit les mains, tomba à genoux et s'écria :

— Mon Dieu ! Ayez pitié de moi et de mes enfants !

— Le bon Dieu c'est moi, gronda la voix ; si tu es raisonnable, il ne te sera rien fait... Si tu ne l'es pas, je te fais passer le goût du pain...

Catherine l'entendait à peine. Le visage dans ses mains, elle priait.

Sa prière terminée, elle se releva, regarda autour d'elle.

La chambre était meublée d'un lit, d'une table et de deux chaises. Elle s'assit devant la table et se prit à réfléchir :

— Pourquoi cet homme m'a-t-il fait enfermer ici ? En quoi puis-je le gêner ? Et pourquoi, si je le gêne, ce brigand hésite-t-il à me tuer ?

Elle ne pouvait rien trouver à répondre à ces questions que son cerveau formait confusément. La secousse avait été trop violente.

Après un élan de joie, cette chute dans un gouffre !

Elle se débattait dans une obscurité visionnaire où elle craignait que sa raison ne sombrât.

— Non, se dit-elle, je serai forte... J'espérerai... Il faut que j'espère !

De nouveau le son de la voix enrouée se faisant entendre la tira hors de ses rêveries. Elle tressaillit en entendant ces mots :

— Allons, tu as réfléchi, la vieille... Tu comprends que ton intérêt est d'être sage, de ne pas faire la méchante, c'est bien. Si tu me promets de ne pas faire d'esclandre, je vais descendre, nous causerons.

Catherine entendit le bruit d'un pas lourd faisant résonner un escalier de bois.

Une clef grinça dans la serrure. La porte s'ouvrit.

Elle tourna la tête de ce côté et vit un homme d'une cinquantaine d'années, maigre, noir, la barbe hirsute envahissant le visage jusque sous les yeux.

Il tenait à la main une lampe qui éclairait son visage en plein, accusant en relief des pommettes, la saillie des lèvres épaisses. Son teint était bronzé comme celui d'un mulâtre.

Il posa la lampe sur la table et considérant sa prisonnière :

— Eh bien, le premier moment de mauvaise humeur est passé, hein !... Je ne suis pas un ogre, je ne veux pas vous manger ; vous devez être trop coriace... Puisque vous êtes raisonnable, je vais vous apporter à dîner...

Elle ne répondit pas. Il sortit en refermant la porte à clef.

Catherine réfléchissait :

— Le bandit qui m'a fait enfermer ici sait que Fanchon n'est pas ma fille, je n'en puis douter après ce qu'il m'a dit à Bovernier... Il voulait me le faire avouer alors, craint-il aujourd'hui que je parle ?

— Oui, ce doit être cela. Je ne suis rien, moi, personne ne peut m'en vouloir, avoir intérêt à ma mort qu'à cause de Fanchon ! C'est Fanchon qui est en danger si je disparaissais...

L'homme revint et déposa sur la table une petite soupière fumante, un plat de viande, une bouteille de vin et du dessert.

— Vous voyez que je vous dorlote, fit-il en ricanant.

Catherine le regarda bien en face et lui dit durement :

— Ce que vous m'apportez contient du poison, remportez tout ça, coquin !... Je préfère mourir de faim que d'y toucher.

Il éclata de rire :

— Empoisonnée !... Ma bonne petite cuisine !... La cuisine du bon petit père Mirdoux !... Si vous n'êtes pas trop désagréable, si vous me promettez de ne pas récriminer, je dînerai avec vous...

— Asseyez-vous, interrompit-elle, mangez et répondez moi.

— Manger, je veux bien... mais répondre...

Il se versa de la soupe en clignant de l'œil.

— Excellente, fit-il en avalant de bon appétit.

— Alors, vous n'êtes pas payé pour m'empoisonner ?

— Non, simplement pour vous empêcher de sortir d'ici.

— Pourquoi me garder prisonnière ?

— Est-ce que je le sais, moi. Je ne questionne pas, j'obéis.

— A qui ?

— A des gens qui me paient.

Il découpa la viande :

— Vous ne mangez donc pas ? demanda-t-il à Catherine.

— Je n'ai pas faim.

— Vous avez tort ; vous vous ruinez l'estomac.

— Quels sont les gens qui vous paient ?

— Vous êtes trop curieuse.

— Si l'on vous offrait plus qu'ils ne vous promettent, me remettriez-vous en liberté ?

— Ça me coûterait trop cher.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je n'aurais pas vingt-quatre heures à vivre.

— Quand on est riche, et vous le seriez si vous acceptiez de me délivrer, on n'a rien à craindre de personne.

— On a toujours à craindre de ceux qui m'occupent.

— Ils sont donc bien puissants ?

— Faut croire... Mais, assez causé d'eux.

Il hourra sa pipe, l'alluma et dit :

— Vous permettez ?

— Mon mari fumait, ça ne me gêne pas.

— Qu'est-ce qu'il faisait votre mari ?

— Il était guide dans les Alpes.

— Et, comme ça, il est mort ?

C'était au tour de l'homme à interroger.

— Oui, enseveli sous une avalanche.

— Vous êtes restée veuve avec des enfants ?

— Avec deux enfants, répondit Catherine en observant la physionomie de l'homme.

Il demeura impassible, lançant de grosses bouffées de fumée. Il continua à questionner, mais, sans grande curiosité, pour causer ainsi qu'il avait sans doute l'habitude de faire après dîner :

— Et vous n'aviez pas le sou... Ça doit être dur à élever deux mioches ?

— On arrive en se donnant beaucoup de mal.

Elle l'observait. Que pouvait être l'individu à qui elle parlait ? Il faisait une besogne de bandit, en avait la physionomie et, cependant, parlait maintenant d'un air bonhomme.

Il reprit tout en se versant à boire :

— Mangez donc, moi, je vais boire un coup pour faire la digestion.

— J'ai le cœur si serré... enfin, je vais essayer.

Catherine avala quelques cueillerées de soupe.

— Faut se forcer un peu, fit-il... N'ayez pas peur de moi... Si vous n'essayez pas de vous sauver, vous n'aurez rien à craindre.

— Comment voulez-vous que je puisse l'essayer !... J'ai à peine la force de marcher, ce n'est pas pour escalader des murs, fit-elle d'un ton qu'elle tenta de rendre plaisant.

(A suivre.)